

**UCL**

Université  
catholique  
de Louvain

Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication (ESPO)  
Ecole des Sciences Politiques et Sociales (PSAD)

# Le sans-abrisme et la femme

Une interrogation sur le corps féminin en lien avec le sans-abrisme

Mémoire réalisé par  
**Mae Tani**

Promoteur(s)  
**Martin Wagener**

Lecteur(s)  
**Pascale Jamoulle**

Année académique 2020-2021  
**Master [60] en sociologie et anthropologie (SOCA2M1)**

*« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au **Code de déontologie pour les étudiant-es en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses** et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »*

*Mae  
Lau*

*Je remercie toutes les personnes qui m'ont soutenu dans l'élaboration de  
mon mémoire.*

*Je tiens à remercier particulièrement mes parents pour leur soutien tout au  
long de mes études.*

# **Table des matières**

<b>Introduction .....</b>	<b>4</b>
<b>Partie 1 : La violence, un sujet incontournable .....</b>	<b>7</b>
<b>Partie 2 : Entre visibilité et invisibilité, endogamie et exogamie .....</b>	<b>10</b>
2.1. Entre visibilité et invisibilité dans l'espace public.....	10
2.2. Entre endogamie et exogamie.....	12
<b>Partie 3 : L'anesthésie du corps, le processus de masculination et autres.....</b>	<b>16</b>
3.1. L'« anesthésie du corps » (Furtos, 2009).....	16
3.2. « La congélation du moi » (Furtos, 2009).....	18
3.3. « La vision ordalique » (Cabral, 2020).....	18
3.4. « Une vie opératoire » (Declerck, 2001).....	20
3.5. Le « processus de masculination » (Cabral, 2020).....	20
<b>Partie 4 : Représentation sociale de la femme en errance.....</b>	<b>23</b>
<b>Conclusion.....</b>	<b>25</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>27</b>

## Introduction

### Avant de commencer...

Après l'obtention de mon diplôme d'assistante sociale, il était vite clair que je voulais prolonger mes études et approfondir mes connaissances, notamment en sociologie et en anthropologie, deux disciplines qui m'intéressaient déjà fortement pendant mes années d'études à Cardijn. Tout au long de mes études d'assistante sociale, pendant mes stages et mes bénévolats, le sans-abrisme était un phénomène qui revenait souvent et pour lequel je me suis passionné depuis le début. En choisissant un thème pour la rédaction de mon travail, il était évident pour moi que j'allais donc choisir ce même sujet dans un but de l'approfondir encore plus. Avant de vous présenter le contenu de mon travail, voici ce qui est attendu par ce dernier.

Vu qu'il s'agit d'un Master [60], le travail attendu sera uniquement théorique sans pourtant se contenter d'une simple description du sujet traité. Le but sera donc, avec un maximum d'objectivité, de clarté et de réflexion de traiter mon thème en profondeur et ce en analysant des sources pertinentes trouvées sur ce dernier.

### Le développement d'une question de recherche et le contenu du travail

Comme annoncé plus haut, ce travail abordera donc principalement le thème du sans-abrisme, plus précisément le sans-abrisme<sup>1</sup> dit « *au féminin* ». Tout au long de ce travail de recherche, je m'intéresserai aux femmes sans domicile fixe en me basant sur une littérature à base européenne faisant référence aux vingt dernières années environ. Tout au début de mes recherches, l'idée était d'approfondir les causes qui amènent les femmes à faire l'expérience d'une vie en rue ainsi que les conséquences de cette vie, avec un intérêt particulier aux différentes trajectoires des femmes et les violences subies. L'idée était d'adopter par la suite une approche comparative en s'intéressant aux différents modes d'interventions mises en place pour venir au support de ces femmes sans-abris et ce en croisant les approches de plusieurs pays différents, notamment la Belgique, le Luxembourg et les Pays scandinaves.

Assez vite pourtant, l'idée d'une certaine importance du corps de la femme sans-abri prenait progressivement de plus en plus de place jusqu'au moment où je me suis posé

---

<sup>1</sup> Selon le dictionnaire en ligne « linternaute », le sans-abrisme est « [...] le fait d'être un sans-abri, c'est-à-dire sans domicile fixe, et plus précisément, de vivre dans la rue. [...] » (« Sans-abrisme », s.d.) et selon le dictionnaire en ligne « Larousse », une personne sans-abri se définit ainsi : une « *personne qui n'a pas de logement* » (« Sans-abri », s.d.)

la question suivante qui est finalement devenue ma question de recherche : « *Quelle importance le corps d'une femme sans-abri prend-il au quotidien ?* »

Tout au long de la rédaction du travail, je me suis donc interrogée sur l'importance que prend le corps d'une femme sans domicile ainsi que sur l'investissement et les éventuels rôles engagés par ce dernier au quotidien. Je suis parti du postulat que le corps de la femme sans-abri joue un rôle primordial, mais je ne savais pas encore tout à fait le(s)quel(s) et dans quel but. L'idée était donc d'analyser et d'approfondir non seulement cette dite importance, mais aussi le sens de ces différents rôles investis ainsi que leur raison d'être. En traitant ces derniers, qui représentent en même temps les concepts principaux de ce travail, plusieurs parties ont progressivement vu le jour et qui vous seront présentées ci-dessous.

### *Les différentes parties*

Avant de me pencher sur les deux parties centrales de ce travail, le sujet de la violence sera brièvement adressé parce qu'il me semblait incontournable dans un travail qui porte sur le sans-abrisme féminin. Dans cette première partie, le thème de la violence sera donc adressé dans une perspective plus globale et dans le but d'y tirer un lien avec les différents rôles investis par le corps. Différents auteurs figureront dans cette première partie, entre autres Marie-Loison Leruste, Gwenaëlle Perrier, Patrick Italiano et Karine Boinot.

Ensuite, j'adresserai l'investissement du corps plutôt « conscient » des femmes en errance<sup>2</sup>. Cette partie fera l'objet d'une analyse du concept de la visibilité et/ ou de l'invisibilité de la femme dans l'espace public ainsi que du concept de l'endogamie et/ ou de l'exogamie. Les auteurs qui figureront dans cette partie seront entre autres Mauro Almeida Cabral et Karine Boinot.

Dans une troisième partie, les rôles plutôt « inconscients » du corps seront adressés en approfondissant les concepts de l'anesthésie du corps, de la congélation du moi, de la vision ordalique, de la vie opératoire et le processus de masculination et ce en faisant référence aux travaux de Jean Furtos, de Patrick Declerck et de Mauro Almeida Cabral.

Le travail se terminera par une brève partie portant sur l'image de la femme dans nos sociétés aujourd'hui dans laquelle les représentations sociales d'une femme sans-abri

---

<sup>2</sup> Selon le dictionnaire en ligne Larousse, l'errance se définit comme suit : « *action d'errer, de marcher longtemps sans but précis* » (« errance », s.d.). De plus, ce terme est souvent utilisé pour désigner une personne sans-abri (voir par exemple l'article de Patrick Italiano cité en bibliographie).

seront remises en question, tout en veillant à y faire un lien avec l'importance du corps de la femme en errance.

Une conclusion, comprenant les points les plus importants ainsi que les limites rencontrées pendant la rédaction de ce dernier, terminera ce travail de fin d'études.

*Pour terminer mon introduction...*

... j'aimerais encore dire que je suis consciente du fait qu'il ne s'agit très probablement pas d'un travail exhaustif en ce qui concerne l'importance que prend le corps d'une femme en errance au quotidien, mais qu'il s'agit plutôt des rôles ou bien des concepts que j'ai pu récolter tout au long de mes lectures et qui me semblaient pertinentes et intéressantes à traiter et à en tirer des conclusions. L'intérêt de l'analyse de ces différents rôles n'était donc pas de trouver à tout prix une réponse à ma question de recherche, mais plutôt de me permettre d'approfondir encore plus le sujet du sans-abrisme à partir d'une lecture plus concentrée sur le corps lui-même et l'importance qu'il puisse prendre.

Je suis aussi consciente du fait qu'il existe plusieurs façons de travailler ce sujet, mais dans un travail si succinct, il me semblait important de bien délimiter ce dernier afin de rester le plus clair possible. C'est pour cette raison que j'ai fait le choix de ne pas adresser le sans-abrisme au féminin d'un point de vue plus social, plus politique ou plus genré par exemple même si ceci aurait tout à fait été intéressant aussi.

Le fait que j'ai choisi de délimiter mon travail aux femmes sans-abris n'exclut en aucun cas le fait que les hommes sans-abris eux aussi font très probablement face à ce genre de choses adressés dans mon travail, que ce soit des épisodes de violence, des relations diverses engagées avec l'autre, l'anesthésie de leur propre corps ou bien encore devoir faire face à des représentations et des préjugés du fait qu'ils se retrouvent sans logement.

## **Partie 1 : La violence, un sujet incontournable**

Avant de vous présenter les deux parties principales de mon travail, j'aimerais tout d'abord adresser un sujet qui a été omniprésent dans toutes mes lectures : les violences, peu importe la forme, auxquelles les femmes sans abris sont souvent confrontées.

Le sujet de la violence est donc un thème qui revient dans la quasi-totalité des articles et des livres lus pour la rédaction de ce travail. Il me semblait donc impossible de ne pas l'adresser au moins au début de mon travail. Même si ce dernier s'intéresse principalement aux rôles et à l'investissement du corps féminin dans un but de survivre à la rue et non pas spécifiquement au sujet de la violence en tant que tel, je suis d'avis que la violence faite à ces femmes, de n'importe quelle façon, est un des facteurs principaux pourquoi le corps engage ces différents rôles de protection, de défense ou bien encore de stratégies de survie variées.

Il existe évidemment différentes formes de violence : la violence physique, psychologique, verbale, symbolique, sexuelle, économique et ainsi de suite. Les formes de violences qui me semblent les plus présentes dans ce cas-ci sont la violence physique, psychologique et symbolique ce que je démontrerai par la suite à travers différents exemples retenus de mes lectures. Même si j'ai finalement pris la décision de ne pas analyser les différentes causes et conséquences des violences faites aux femmes, il est pourtant important de noter que beaucoup de ces femmes ont été victimes de violences avant même de se retrouver en rue comme le démontre l'article de la Strada qui s'appelle « *Femmes en rue, dans les services d'hébergement d'urgence, et les maisons d'accueil bruxellois* ». L'article parle ici d'une persistance, voire d'une amplification du présent problème (la Strada, 2014, p. 47). Dans un article de la FEANTSA (« *Vers un chez-soi pour tous ?* »), on parle de la hausse des violences domestiques comme une des causes explicatives de l'augmentation du nombre des femmes sans-abris en Flandre au cours des vingt dernières années (FEANTSA, 2012, p. 34).

Marie Loison-Leruste et Gwenaëlle Perrier dans « *Les trajectoires des femmes sans domicile à travers le prisme du genre : entre vulnérabilité et protection* » nous parlent d'une « [...] sous-estimation des violences subies par les femmes sans domicile [...] » (Loison-Leruste et Perrier, 2019, p. 85) et des sous-déclarations de ces violences (*Ibid.*, p. 84). De plus, elles mettent en avant « [...] l'importance de cette question des violences, et en particulier des violences fondées sur le genre, autrement dit sur un rapport de pouvoir asymétrique entre les sexes. » (*Ibid.*, p. 85). Pour illustrer ceci, les

deux auteures donnent l'exemple des violences subies pendant l'enfance et qui seraient inégalement réparties selon le sexe (8,8% des femmes contre 2,8 % des hommes interrogés auraient été victimes d'« [...] au moins un rapport ou une tentative de rapport sexuel forcé avant l'âge de 18 ans [...] ») (Gyavarch, 2010, cité dans Loison-Leruste et Perrier, 2019, p. 85) tiré de l'enquête « Contexte de la sexualité en France ».

Patrick Italiano, dans son article « *Femmes et enfants en errance, le sans-abrisme au féminin* », adresse les violences physiques durant l'enfance, les abus sexuels, les violences conjugales, ainsi que les placements durant l'enfance et les définit comme causes possibles à se retrouver sans domicile plus tard dans sa vie. Bassuk et al., cité par Italiano, parlent d'une « chronicité d'errance » et des femmes qui se retrouvent à nouveau à la rue après relogement pour de diverses raisons. La violence y joue un rôle important et cette fois, ce sont les violences de la part du partenaire qui donnent une explication décisive (« variable explicative décisive ») (Bassuk et al., 2001, cité dans Italiano, 2016, p. 21). Ils parlent de plus de fragilités psychologiques et des difficultés de la mise en place d'un projet de réinsertion concret. De plus, Italiano fait référence à l'article de Firdion J.-M., qui parle d'un certain héritage social et des événements vécus durant l'enfance et la jeunesse comme ayant une influence sur le cours de la vie des femmes (Firdion, 2006, cité dans Italiano, 2016, p. 22). Italiano lui-même définit l'expérience de violences comme « thème central des interviews » qu'il a réalisé avec les femmes sans-abris, peu importe si cette violence ait eu lieu préalablement à l'errance ou non (Italiano, 2016, p. 24).

La violence constitue donc dans la majorité des cas un facteur direct ou indirect de l'errance des femmes (*Ibid.*, p. 24). Quand Italiano donne l'exemple de la violence conjugale comme cause directe de l'errance (*Ibid.*, p. 25), cela m'a fait penser à la phrase de Karine Boinot qui, dans son article, cite Gladys Mondière qui explique « [...] qu'un logement peut être vécu comme étant plus dangereux que la rue [...] » et que cette dernière peut donc représenter une « [...] stratégie pour s'extraire de la violence [...] » vécue (Mondière, 2003, cité dans Boinot, 2008, p. 105). Plus tôt dans son article, Boinot fait le constat d'une violence omniprésente dans tous les récits, elle parle d'une « violence sous toutes ses formes », que celle-ci soit économique, physique, verbale, psychologique ou sociale avec « [...] une diversité des acteurs à l'origine de ces violences [...] » (Boinot, 2008, p. 102).

Il semble donc s'agir d'une violence qui est récurrente et qui ne semble et qui ne semble pas s'arrêter selon les différentes étapes de vie de ces femmes, que ce soit

pendant leur enfance, leur jeunesse, leur vie adulte ou encore durant et après leur expérience sans domicile. Les auteurs sont d'accord qu'en tant que femme sans abri, il y a lieu d'une plus grande exposition à la violence que les hommes sans abri, en particulier à des violences sexuelles (exemple : Loison-Leruste et Perrier, 2019, pp. 91 – 92).

Nous pouvons donc supposer que cette exposition récurrente à la violence contribue fortement au fait que le corps (et les femmes elles-mêmes) se comporte autrement avec le temps afin d'arriver à mieux se protéger (et d'oublier), et cela à travers différentes manières dont nous verrons plusieurs dans les deux parties suivantes.

## **Partie 2 : Entre visibilité et invisibilité, endogamie et exogamie**

Dans cette deuxième partie du travail, j'adresserai l'investissement plutôt « conscient »<sup>3</sup> du corps des femmes en errance. Les femmes donnent ici l'impression d'être plus conscientes des décisions qu'elles prennent au quotidien afin de mieux se protéger contre de potentiels dangers.

### **2.1. Entre visibilité et invisibilité dans l'espace public**

Une première façon de faire « usage » de son corps peut être observé à travers l'équilibrage entre visibilité et invisibilité et la manière dont ces femmes investissent leur propre corps ainsi que les espaces de la ville différemment selon leurs besoins et activités diverses. Ce jeu entre visibilité et invisibilité rejoint non seulement ce que l'éducateur de rue Mauro Almeida Cabral définit comme « stratégie de survie » (Cabral, 2020, p. 28) d'une femme en errance, mais est aussi repris par la psychologue Karine Boinot comme nous le verrons ci-dessous.

Le corps semble donc dans ce cas-ci non seulement investir un rôle d'auto-protection et d'auto-défense, comme il le fait par exemple dans le cas d'une anesthésie du corps ou bien encore en entamant un processus de masculination (ces deux concepts seront développés dans la deuxième partie du travail), mais il fait de plus usage des différents espaces de la ville selon ses besoins en alternant entre visibilité et invisibilité.

Cabral explique que les femmes sans abri, autre que les hommes, investissent autrement les lieux publics (*Ibid.*, p. 39). Il est rare que l'on voit ces femmes dans les rues, dit-il. Cabral nous parle d'une « invisibilité sociale », une invisibilité qui serait lié au fait que ces femmes sont « [...] peu visibles au quotidien [...] » (*Ibid.*, p. 39) du fait qu'elles préfèrent se retirer dans des endroits moins fréquentés pour la plupart du temps (*Ibid.*, p. 39). Être non visible ne veut pourtant pas dire que ces femmes n'existent pas. Elles ont tout simplement appris d'investir autrement l'espace public que les hommes par crainte de se faire agresser par exemple.

L'auteur explique que ces femmes sont donc plus visibles quand elles font la manche et quand elles se prostituent et qu'elles s'invisibilisent quand il s'agit de se mettre à l'abri pour se reposer et de se protéger contre de potentiels agresseurs ce qui rejoint le processus de masculination par exemple.

---

<sup>3</sup> « Perception chez l'homme de sa propre existence et du monde qui l'entoure » (« conscience », s.d.)

Il fait référence à une « zone de l'entre-deux » (*Ibid.*, p. 52), un entre surexposition (par exemple sur les voies publiques, dans les commerces et les associations) et être cachées « [...] lorsqu'elles se retirent dans leur « habitation » » (*Ibid.*, p. 52). Il décrit des corps qui « [...] se frottent à l'environnement et s'y adaptent [...] » (*Ibid.*, p. 53). Ces femmes semblent donc non seulement s'invisibiliser et se visibiliser selon leurs besoins et activités, mais elles adaptent de plus leurs comportements aux différents lieux investis, soit pour être vu, soit pour être invisible.

Intéressant aussi est lorsque l'auteur parle du « mouvement perpétuel des corps » (*Ibid.*, p. 55), c'est-à-dire que les femmes sont tout le temps en mouvement et changent fréquemment de lieux. Ceci est dû au fait que différents lieux accomplissent différents rôles. Ce n'est donc plus seulement le corps qui est utilisé et qui investit un rôle, mais tout l'espace où la personne se retrouve remplit une fonction. Tous ces lieux ont d'ailleurs une importance :

« [...] lieux publics pour faire la manche, restaurant pour récupérer les invendus, squat pour se reposer, promenades dans les grandes surfaces, visite de structures sociales, lieux de prostitution, lieux de consommation, etc. [...] » (*Ibid.*, p. 55)

Karine Boinot nous parle aussi de ce concept de visibilité et d'invisibilité : elle décrit la façon dont les femmes en errance font usage de l'espace public selon les rapports sociaux de sexe qui existent dans notre société. L'auteure explique que ces femmes se font le plus discrètes lorsque cela leur est possible ce qui a souvent comme conséquence que leur situation paraît souvent moins grave que celle des hommes par exemple (Boinot, 2008, p. 101) Cette « invisibilité voulue » donne alors l'impression que très peu de femmes seraient sans abri même si à Paris, en 2004, « [...] un SDF sur cinq était une femme [...] » (*Ibid.*, p. 101), en comparaison à 1999, où 1 personne sur 10 était une femme demandeur d'hébergement. De 1996 à 1997, à Montréal, 25% des personnes qui fréquentaient les centres de jour, les soupes populaires ou les maisons d'hébergement étaient des femmes (*Ibid.*, p. 101).

De plus, Boinot ajoute que ces chiffres ne portent souvent que sur une partie de cette population car beaucoup de ces femmes n'utilisent pas vraiment les aides qui leur sont proposées, mais elles vivent plutôt « [...] isolées et de façon extrêmement précaire [...] » (*Ibid.*, p. 102). C'est donc une invisibilité souvent « choisie », mais qui « [...] rend difficile [...] le regard qu'on peut poser sur leur situation afin de rendre compte de leur réalité spécifique [...] » (*Ibid.*, p. 102). L'auteur écrit que se rendre

invisible se fait aussi souvent par le biais de la propreté, « [...] dans un souci d'invisibilité et de normalité, renvoyant au bien et au normal [...] » (*Ibid.*, p. 103). Cette invisibilité comprend pourtant beaucoup de risques car ce manque de visibilité fait oublier les « [...] détrences physiques et psychologiques [...] » (*Ibid.*, p. 103) auxquelles ces femmes font face et qui seraient « [...] accentués par le manque d'accès à différents services [...] » (*Ibid.*, p. 103).

Se rendre invisible a encore beaucoup d'autres raisons : selon les auteurs, pour beaucoup de femmes qui se retrouvent à la rue, se rendre invisible leur donne aussi la possibilité ou au moins l'impression de pouvoir échapper aux poids des regards d'autrui, aux préjugés et jugements de leur situation ce qui leur permet de diminuer leurs sentiments de honte. Boinot, par exemple, fait ici référence aux représentations sociales de la femme, plus précisément au rôle de la mère et du sentiment d'avoir échoué dans tout cela en tant que femme sans abri (*Ibid.*, p. 104).

On pourrait ici même parler d'un double jeu : ce n'est non seulement le corps qui s'investit ou qui est investi selon différentes manières dans différents lieux, mais aussi l'espace lui-même qui est utilisé différemment selon les activités qui doivent se faire pour survivre. Le corps surgit et disparaît selon les différentes situations à différents moments du jour. Dans chaque lieu, le corps prend donc un autre rôle, un autre devoir.

On peut donc se demander si un lien puisse être établi entre ce jeu d'invisibilité / de visibilité et l'apparence physique des femmes. Les femmes sont plus visibles quand elles font la manche ou quand elles se prostituent (même s'il s'agit ici de deux visibilités différentes qui ont lieu dans différents endroits de la ville), elles font donc aussi plus attention à leur apparence physique pendant ces moments selon les différents auteurs. Elles semblent pourtant devenir presque invisibles quand il s'agit de se protéger contre de potentiels dangers et adoptent alors progressivement des apparences physiques moins soignées et/ ou des comportements plus masculins.

## **2.2. Entre endogamie et exogamie**

Tout au long de mes recherches pour ce travail, les auteurs décrivent le fait que les personnes qui vivent à la rue se protègent souvent mutuellement, et ce en adoptant différentes stratégies. Intéressant est de savoir que cette protection mutuelle est non seulement présente chez les femmes sans abri, mais aussi chez les hommes. Ce fait pose donc entre autres la question du genre qui sera aussi traité dans ce chapitre suivant. Sachant que l'endogamie et l'exogamie ont de multiples raisons et façons

d'exister, je me concentrai ici uniquement sur les différentes possibilités d'interpréter et de vivre l'endogamie et/ ou l'exogamie par les femmes sans-abris.

Selon le Larousse, l'endogamie représente « [...] l'obligation, pour les membres d'un groupe social défini [...], de contracter mariage à l'intérieur de ce groupe. » (« Endogamie », s.d.). Dans ce cas-ci, Mauro Almeida Cabral décrit l'endogamie comme une logique « [...] où les compagnons des habitantes de la rue sont dans une situation d'errance très similaire, voire identiques à elles. » (Cabral, 2020, p. 62). L'endogamie, de la part des femmes, se fait le plus souvent dans une logique de protection à la rue. Comme l'explique Cabral, l'homme représente pour la femme souvent une sécurité physique, une sécurité donc nécessaire pour survivre à la rue. Il ne s'agit pourtant non seulement de protéger physiquement la femme, mais aussi de la soutenir moralement, et ce de façon mutuelle dit-il. La femme elle aussi prend donc un rôle de réconfort. « Affronter la rue en étant en couple peut donc être une manière de survivre physiquement et psychologiquement » (*Ibid.*, p. 64). Être en couple avec un homme ne veut pourtant pas dire que l'on ne fera plus face à des agressions physiques. L'homme lui-même n'est parfois tout simplement pas assez fort pour protéger la femme contre des agresseurs et il existe des cas où c'est le partenaire lui-même qui est violent. Cette « présence physique » ne suffit donc pas toujours pour se mettre à l'abri complet de violences. L'auteur parle encore d'une « logique maternante » dans ce sens où la femme organise ses journées selon le rythme de son compagnon afin de mieux fonctionner en tant que couple (*Ibid.*, p. 65).

Comme déjà mentionné plus haut, former un couple peut protéger une femme vivant en rue, mais cette relation risque souvent de devenir elle aussi source de violence : des « [...] relations amoureuses empreintes de domination, de violences ou encore d'humiliations sexuelles [...] » (*Ibid.*, p. 65). Ces femmes se retrouvent donc souvent dans une situation paradoxale entre la crainte d'être battue par leur compagnon et le sentiment de mise en sécurité « [...] par rapport à de potentiels agresseurs en dehors du couple. » écrit l'auteur (*Ibid.*, p. 65).

L'exogamie, selon le Larousse, est un « mariage entre sujets n'appartenant pas au même groupe de parenté [...] » (« Exogamie », s.d.). Cabral parle de plus d'une certaine « hypergamie », une relation qui a « [...] lieu en dehors du monde social [...] » (*Ibid.*, p. 66) dont font partie les femmes sans-abris. Il s'agit ici souvent de la prostitution de ces femmes ou des relations qui sont investies « [...] en parallèle à leur vie de couple [...] » (*Ibid.*, p. 66). Choisis sont souvent des hommes avec un statut économique supérieur. Plusieurs fois dans le livre, des exemples de femmes sont

données qui investissent de telles relations (voir exemple p. 67). L'auteur explique qu'il s'agit ici souvent de jeunes habitantes de la rue qui auraient gardé leurs « attributs sociaux féminins » (Marcillat, cité dans Cabral, 2020, p. 67) et qui ne se trouveraient pas dans un « processus de clochardisation » (Declerck, 2001, cité dans Cabral, 2020, p. 67). Pour profiter de tels moments en dehors de la rue, il y a lieu d'arrangements variés entre les hommes et les femmes sans-abris comme par exemple : les femmes acceptant des rapports sexuels avec ces hommes dans un but de pouvoir rester dans la chambre d'hôtel jusqu'au lendemain, se reposer et ainsi se retirer de la vie en rue pour quelques heures. À ceci se rajoute que ces relations exogamiques permettent aux femmes d'accéder plus vite à des biens de consommation (*Ibid.*, p. 68).

La sociologue Marie Loison-Leruste et Gwenaëlle Perrier expliquent dans leur article que les rapports sexuels qu'entretiennent certaines de ces femmes constituent souvent « [...] un moyen de trouver une protection, soit pour être hébergée quelque temps, [...] soit pour éviter les dangers de la vie à la rue, avec l'organisation de groupes de pairs pour se protéger [...] » (Loison-Leruste et Perrier, 2019, p. 91). En citant Corinne Lanzarini, elles expliquent qu'il s'agit ici souvent de la recherche d'une protection par le biais de s'engager dans une relation avec un homme qui serait capable de la défendre (Lanzarini, 2000, cité dans Loison-Leruste et Perrier, 2019, p. 91).

Le sociologue Martin Wagener donne l'exemple d'hommes qui, pour se protéger, regroupent leurs tentes dans des « [...] espaces visibles pour minimiser au maximum le risque d'une attaque ou agression. » (Wagener, 2014, p. 18). Cet exemple n'est peut-être pas un exemple typique d'une relation endogamique ou exogamique, mais elle démontre que non seulement les femmes doivent rester créatives et inventives afin de mieux se protéger contre les dangers dans la rue et ainsi investir des relations diverses.

Même Patrick Declerck, dans son ouvrage qui date de 2001, parle déjà de telles couples qui semblent constituer une « alliance de protection mutuelle » (Declerck, 2001, cité dans Bourdin, 2002, p. 964).

À l'aide de ces quelques exemples, on peut donc constater que cet engagement endogamique et/ ou exogamique est très récurrent dans la vie des personnes sans abri et semble représenter un moyen pour mieux se protéger soi-même et/ ou mutuellement contre les imprévus à la rue. On pourrait donc supposer que l'exogamie, ainsi que l'endogamie, constituent des stratégies de survie à la rue à travers l'engagement du corps de la femme ou bien celui d'une autre personne et qui remplit un certain rôle.

Dans le premier cas, le corps de la femme devient très souvent l'objet d'actes sexuels ce qui lui permet à son tour de ne pas rester seule à la rue, au moins pour quelques heures. Dans le deuxième cas, le corps de la femme semble majoritairement être investi dans une logique d'auto-protection. Les femmes semblent ainsi avoir l'impression d'être en sécurité, d'être mieux protégées. C'est certainement souvent le cas, mais comme on l'a pu voir, être en couple ne garantit pas l'absence totale de violence.

Ce dernier point conclut la deuxième partie de ce travail. Dans une troisième partie, les façons d'engagements plutôt « inconscientes » du corps seront approfondies. Je parlerai donc de l'investissement du corps des femmes en errance qui me semblait être plutôt « inconscient »<sup>4</sup> cette fois-ci.

---

<sup>4</sup> « Absence de jugement, de conscience claire du risque » (« inconscience », s.d.)

### **Partie 3 : L'anesthésie du corps, le processus de masculination et autres**

« Dans certaines situations d'exclusion, pour survivre, [...], le sujet humain est capable d'abandonner une partie de sa liberté et de s'auto-aliéner. [...] » (Furtos, 2009, p. 25).

Selon Jean Furtos, si on ne reconnaît pas l'individu dans sa détresse, ce dernier risque d'avoir l'impression d'être exclu de son groupe social et de ne plus appartenir à eux. La conséquence peut être l'auto-exclusion. L'auteur continue en expliquant que le « syndrome d'auto-exclusion » est un mécanisme existentiel, un déni de soi-même et de sa propre existence. Il peut amener la personne à ne plus arriver à parler même (Furtos, 2009, p. 29). Furtos explique que certaines personnes n'arrivent même plus à dire « tu » à celui qui est en face d'eux tellement il y a désaliénation (*Ibid.*, p. 25). Certaines de ces femmes sur lesquelles porte ce travail semblent aussi adopter ce comportement, très probablement dans un but d'auto-protection contre le monde souvent violent dont elles font partie. Elles finissent donc par ne plus avoir l'impression de faire partie du monde dans lequel elles essayent de survivre tous les jours.

#### **3.1. L'« anesthésie du corps » (Furtos, 2009)**

Pour mieux expliquer le syndrome d'auto-exclusion, l'auteur fait référence à des signes de disparition comme premiers signes d'auto-exclusion. Le premier signe, qui est en même temps le signe le plus intéressant à approfondir dans le cadre de ce travail, est l'« anesthésie du corps » (*Ibid.*, p. 29). L'auteur explique qu'il s'agit ici du fait de ne plus sentir sa peau, ni ses organes (*Ibid.*, p. 29). Il donne l'exemple de personnes qui souffrent des ulcères ou des gangrènes sans donner l'impression de s'y rendre compte (*Ibid.*, p. 30). Cette description est aussi très présente dans le livre de Patrick Declerck « *Les naufragés, avec les clochards de Paris* », qui lui fait référence à une conscience éteinte auprès des personnes sans-abri (Declerck & Pailler, 2007, p. 133), d'une anesthésie de leurs sensations corporelles (Smadja, cité dans Declerck et Pailler, 2007, p. 134). Patrick Declerck lui-même a retenu le terme « clochard », par lequel il décrit tout au long de son ouvrage les « [...] personnes les plus désocialisées pour qui la misère se double d'un total abandon de soi sans aucune attention au corps, [...] de ne pas soigner ses blessures, voire de les aggraver. » (Declerck, 2001, cité dans Bourdin, 2002, p. 962). Dans la première partie de son ouvrage, Patrick Declerck donne beaucoup d'exemples de gens qu'il a rencontré tout au long de sa recherche, comme ceux d'une femme ayant le sein troué d'un cancer non soigné, des blessures

non soignées ou encore des pansements à chaque fois enlevés pour se faire soigner à nouveau le lendemain (*Ibid.*, p. 963). Il fait ici référence à des gens qui font face à cette anesthésie du corps dont j'ai parlé plus haut, une anesthésie qui leur permet de ne pas trop souffrir. Le corps semble donc être devenu un simple objet qui permet de survivre, mais qui empêche de ressentir des douleurs et des émotions de toute sorte. Il parle d'autodestruction, comme Furtos parle d'auto-anesthésie, des « [...] rapports aux corps extrêmement particuliers, de blessures passives [...] » (Declerck & Pailler, 2007, p. 130) non soignées parce qu'on ne ressent plus rien.

Dans le livre de Mauro Almeida Cabral « *(L)'armes d'errance* », l'exemple d'une jeune femme est donné, ayant des brûlures et des cicatrices sur ses mains dû à une « [...] consommation par voie intraveineuse sur le dos de celles-ci [...] » (Almeida Cabral, 2020, pp. 87-88), mais qui n'adressait à aucun moment de la conversation ses douleurs. Plusieurs fois donc, ces auteurs donnent des exemples de personnes sans abri qui semblent ne pas se rendre compte de leurs blessures parfois très graves et qui devraient être soignées. Selon Furtos, la personne s'auto-anesthésie soi-même avec le temps pour ainsi parvenir à survivre (*op. cit.*, p. 31).

« Une souffrance ne peut être ressentie que si elle émerge d'un fond dont elle se distingue. » (Declerck, 2001, cité dans Bourdin, 2002, p. 966)

Le soin de ces blessures devient très vite un but en soi explique Declerck. Il définit la plaie comme une surface, une surface qui donne encore la possibilité de communiquer avec la personne qui la soigne (Declerck & Pailler, 2007, p. 136). La personne même ne permettant plus de contact, c'est alors le corps qui semble le faire à sa place, un corps qui continue à protéger et défendre sa propre vie. Ces blessures deviennent alors la possibilité pour le corps d'avoir quelqu'un qui s'occupe de lui si ce n'est plus la personne même qui habite ce corps et qui semble être devenu une gousse vide. La blessure se présente ici donc comme une surface d'échanges possibles, mais qui ne débouche sur rien finalement (*Ibid.*, p. 137).

On pourrait donc supposer qu'il s'agit ici tout simplement d'une « surface » faisant part d'une souffrance interne qui est en réalité beaucoup plus flagrante que la blessure elle-même, d'une surface qui permet de supporter et d'oublier la douleur psychique en acceptant la douleur physique qui en est peut-être le résultat. La douleur de cette surface, la blessure donc, semble souvent ne pas être assez importante pour que cela soit prise en compte par les personnes ou bien encore ces femmes en errance dont nous parle Mauro Almeida Cabral.

Le corps paraît donc en quelque sorte faire relais entre le monde extérieur et le monde intérieur de la personne car elle-même n’y arrive plus. Le corps, à travers ses blessures devient ainsi le porte-parole de la personne, la dernière possibilité de communiquer avec le monde extérieur qui est le nôtre. La personne, qui elle-même n’arrive plus à exprimer ce qui ne va pas, communique alors à travers son corps ce qui la préoccupe. Le corps devient alors la représentation d’une souffrance qui définit la personne même. Le corps va mal parce que toute la personne va mal sauf qu’elle n’arrive plus à le dire verbalement. Le corps prend donc ici un rôle très important : tellement replié sur soi-même, le corps devient une roue dentée qui fait le relais entre la personne et nous tous.

### **3.2. « La congélation du moi » (Furtos, 2009)**

Plus tard dans son livre, Furtos nous parle de la « *congélation du moi* » (*op. cit.*, p. 34) : le sujet qui est toujours vivant, même s’il est anesthésié. On pourrait donc ici parler d’une mesure d’autodéfense, d’un essai de supporter sa souffrance en la « congelant », c’est-à-dire en la mettant de côté et en espérant de ne pas la faire surgir dans l’avenir. L’auteur continue en expliquant qu’une « *décongélation brutale du moi* » (*Ibid.*, p. 34) peut avoir lieu à tout instant chez l’individu. Il suffit ici d’une rencontre avec une certaine personne ou bien encore d’après avoir eu une rechute. L’exemple qu’il donne par la suite est très intéressant : il fait une comparaison entre cette décongélation et le sang de l’individu qui recommence à circuler après l’enlèvement du garrot que l’on nous pose lors d’une hémorragie (*Ibid.*, p. 35). Cela fait mal, comme il fait aussi mal de faire à nouveau face à ses sentiments, à sa souffrance et à des instants de sa vie qu’on préférerait oublier. Se rappeler de certains moments de sa vie n’est pas supportable pour tout le monde et on peut s’imaginer que ce n’est pas non plus facile pour les femmes qui se retrouvent à la rue. Beaucoup de ces femmes ont déjà dû faire face à des violences de toute sorte, assister à une congélation du moi apparaît donc comme une bonne méthode pour ne pas trop souffrir. Avec la décongélation du moi, c’est la souffrance qui reprend en se confrontant à ses expériences et sentiments et ceci risque, comme l’explique Furtos, d’amener les personnes à passer à l’acte ou à se réanesthésier tout simplement à nouveau (*Ibid.*, p. 35).

### **3.3. « La vision ordalique » (Cabral, 2020)**

Cette congélation du moi peut selon moi être mise en lien avec la « *vision ordalique* » dont parle l’auteur Mauro Almeida Cabral dans son livre cité précédemment (*op. cit.*, p. 70 & 92) quand il décrit le comportement de beaucoup de femmes sans abri qu’il appelle lui-même « *les habitantes de la rue* » (Cabral, 2020, p. 8). Beaucoup d’entre

elles prennent des risques, même si elles en sont conscientes des conséquences possibles. Il s'agit par exemple des partages des seringues, des rapports sexuels sans préservatifs et ainsi de suite. Cabral parle ici d'une certaine ordalie qui se définit ainsi : « [...] *le fait de remettre sa vie au hasard, de questionner la mort à travers une consommation risquée [...]* » (*Ibid.*, p. 92). L'auteur continue en expliquant qu'il s'agit donc de tester jusqu'où on peut aller en interrogrant les limites physiques de son propre corps. Il parle d'une « maltraitance physique auto-infligée » avec comme suite des blessures et/ ou des abcès parfois profonds (*Ibid.*, p. 92).

Le tout est souligné par Quesemand Zucca qui dit que « *la violence tournée contre soi-même est parfois l'unique recours, pour tester la certitude d'être au monde* » (Quesemand Zucca, 2007, cité dans Cabral, 2020, p. 92). Ceci fait donc penser au fait de se « congeler » soi-même dont je viens de parler. Que ce soit à travers une congélation du moi ou à travers ces conduites à risques, ceci permet à la personne de supporter et souvent aussi oublier pour quelques moments la situation dans laquelle elle se retrouve. Autre chose peut être ajouté : les blessures non soignées de certaines personnes. Si dans ces cas, les personnes font inconsciemment usage de leurs blessures pour communiquer avec le monde et d'ainsi avoir l'impression d'encore faire partie de ce dernier, elles le font probablement aussi en prenant si beaucoup de risques tous les jours. On a donc vite l'impression que ces conduites à risques représentent l'ultime test pour les personnes en errance de voir s'il peut encore y arriver pire, si on est encore face à un réel danger dans un monde qui leur semble si loin et si irréel.

Declerck nous propose l'hypothèse suivante : il parle « [...] *d'un profond retrait psychique de l'espace corporel, désinvesti et comme abandonné à lui-même par le sujet.* » (Declerck, 2001, cité dans Bourdin, 2002, p. 966). Il parle d'individus « [...] *vides et dépossédés d'eux-mêmes et de leur histoire [...]* » (*Ibid.*, p. 966) qui sont sans demande et sans aucune douleur corporelle. Il continue en posant la question d'une « souffrance de toujours » qui serait introuvable parce qu'elle définit tout l'être humain.

Le souhait de survivre, que ce soit celui du corps ou de la personne, permet donc de supposer que l'on ne ressent plus certaines douleurs et que l'on met de côté certains sentiments parce qu'on n'a tout simplement pas le temps d'être malade. On n'a pas le temps d'avoir mal en vivant à la rue car survivre est ce qui est le plus important et le plus urgent, et ce tous les jours.

### **3.4. « Une vie opératoire » (Declerck, 2001)**

Patrick Declerck parle, dans « *Les naufragés. Avec les clochards de Paris* » qui est apparu en 2001, d'une « *vie opératoire* » (Declerck & Pailler, 2007, p. 129), d'une vie « [...] *réduite à l'instant présent, [...] sur le plan psychique, et sur le plan physique [...]* » (*Ibid.*, p. 129). L'auteur rajoute à ceci une grande indifférence aux maladies et aux douleurs physiques auxquelles sont confrontées les personnes sans abri et ce qui renvoie à ce qui a été décrit précédemment par Jean Furtos dans le chapitre sur l'anesthésie du corps. À cette anesthésie du corps se rajoute donc maintenant une vie qui se réduit très souvent à l'instant présent et ce qui est aussi le cas pour beaucoup de ces femmes en errance comme l'explique Cabral dans son livre. Ces femmes, qui font chaque jour face à des imprévus, doivent très souvent s'organiser d'un instant à l'autre ce qui conduit souvent à des rendez-vous ratés par exemple (*op. cit.*, p. 26).

### **3.5. Le « processus de masculination » (Cabral, 2020)**

Le « *processus de masculination* » (Cabral, 2020, p. 53) est, selon l'éducateur de rue Mauro Almeida Cabral, un processus qui tente à, je cite, « [...] *rétablir et rééquilibrer la sensation de sécurité [...]* » (*Ibid.*, p. 53) chez les femmes en errance. Mais de quoi s'agit-il exactement et d'où vient le souhait de ces femmes de se sentir de nouveau en sécurité ? En introduisant ce concept à ses lecteurs, l'auteur donne l'exemple du danger du viol. Par le fait de « cacher » leur féminité en s'habillant plus masculinement ou en coupant leurs cheveux (*Ibid.*, p. 53), les femmes essaient de diminuer le risque de se faire agresser en rue. À ceci se rajoute, comme l'écrit l'auteur, qu'elles « contrôlent » leur hygiène en évitant par exemple de se laver trop souvent (*Ibid.*, p. 53), ceci dans le même but : diminuer le risque de se faire agresser par des potentiels violeurs. Parler et se comporter comme un homme en fait aussi partie (*Ibid.*, p. 70). L'auteur fait ici référence à un vocabulaire qui s'adapte à une réalité masculine. Il y a donc lieu d'un développement de certaines logiques masculines pour survivre et se mettre hors danger dans la rue.

Si elles ont ainsi plus de chances d'éviter des violences au premier lieu physiques et psychiques, elles risquent encore toujours des violences symboliques comme le décrit l'auteur dans son ouvrage : « [...] *une violation par le monde social [...]* » (*Ibid.*, p. 53) qui oblige souvent la prise de douche pour ainsi garantir le bien-être physique et psychique des femmes sans domicile (tout en contribuant ainsi à la désécurisation de ces dernières : en ignorant la raison de leur apparence plus masculine, les travailleurs

sociaux augmentent, inconsciemment, à nouveau le danger d'agression en les obligeant de prendre une douche) (*Ibid.*, p. 51).

L'auteur ajoute que ce « laisser-aller corporel » doit être réfléchi (*Ibid.*, p. 53) : en essayant à ne pas risquer d'agressions, les femmes doivent en même temps faire attention à ne pas trop « repousser » les passants en faisant la manche à cause de leur apparence physique (odeur, vêtements sales, etc.). De plus, cette hygiène donc contrôlée joue un rôle important dans le maintien de leur capital de séduction/ attirance sexuelle dans l'exercice de la prostitution (*Ibid.*, p. 53).

Pour illustrer l'ampleur de ce processus de masculination, voici ce que l'auteur décrit dans son livre :

*« La première fois que j'ai rencontré Barbara, je pensais qu'il s'agissait d'un homme ; et quand j'ai revu Corinne après tant de mois, je ne l'ai pas reconnue dans un premier temps [...] »* (*Ibid.*, 69).

Cabral n'est pas le seul à adresser des stratégies sécuritaires. Dans l'article de Karine Boinot (« *Précarité asexuée ?* »), elle fait part du fait que les femmes sans abris font plus souvent face à des actes de violence que les hommes sans abris. Elle évoque un sentiment généralisé d'insécurité qui serait source de comportements morbides et de tentatives suicidaires (Boinot, 2008, p. 102) et on peut donc se demander si on ne puisse pas aussi ajouter ce processus de masculination aux divers comportements de ces femmes décrit dans l'article.

*« Ne pas se faire voir, ne pas se faire entendre, ne pas laisser de trace, jusqu'à disparaître ? »* (Boinot, 2008, p. 103)

Plus tard dans l'article, Karine Boinot adresse elle aussi l'hygiène des femmes. D'un côté, ces femmes souhaitent ne pas être « (...) confondues avec une clocharde (...) » (*Ibid.*, pp. 102 - 103) ce qui fait qu'elles font beaucoup attention à leur apparence physique dans un « souci d'invisibilité ». De l'autre côté, certaines femmes, comme le décrit aussi Cabral, font état d'une « incurie » pour ainsi se protéger et repousser des agresseurs potentiels (*Ibid.*, p. 103).

Un autre lien qui puisse se faire avec ce que l'auteur définit comme processus de masculination est ce dont parle Joan Passaro, cité dans l'article de Karine Boinot : selon lui, les femmes sans domicile seraient contraintes à un double jeu : cacher leur féminité afin de se protéger, « [...] jusqu'à arriver à une dénégation du corps pour ne pas être une proie [...] » tout en mettant en avant cette même féminité à d'autres

instants de leur vie en faisant la manche par exemple, « [...] afin de susciter de la pitié [...] » (Passaro, cité dans Boinot, 2008, p. 103). Ce qu'on puisse donc se demander est si ce déni de sa propre féminité constitue lui aussi une forme d'anesthésie de son propre corps : en cachant sa féminité à travers ces différentes méthodes que nous venons de voir dans un but d'auto-protection, dans quelle mesure ces femmes sont-elles encore conscientes de leur propre corps ?<sup>5</sup> Il paraît même qu'un lien puisse être établi entre ce processus de masculination et le concept d'invisibilité dans l'espace public. Apparaître plus masculin laisse en quelque sorte disparaître leur féminité, ce qui pourrait diminuer la probabilité de se faire agresser en rue par des hommes et/ ou d'autres femmes. Cette idée sera dans une prochaine partie soulignée par l'existence d'une certaine « précarité asexuée » (Boinot, 2008, p. 100).

Ce qu'on puisse donc se demander est si ce processus de masculination ne résulte pas aussi, entre autres, de l'inadéquation des réponses institutionnelles proposées aux « habitantes de la rue » ? Ces femmes sont-elles obligées, non seulement par les dangers de la vie en rue adressés dans ce travail, mais aussi par le fait que les associations sont plus adaptées aux hommes sans abris, de se comporter, habiller et parler comme tels pour être plus visibles et pour être pris en compte par le monde institutionnel et politique ? Dans l'article de la FEANTSA « *Vers un chez-soi pour tous ?* » qui date de 2012, il est par exemple mentionné qu'une des raisons pour laquelle le pourcentage de jeunes femmes sans domicile diminue moins rapidement que celui des hommes sans domicile est que l'offre de services pour personnes sans domicile est plus étendue pour les hommes que pour les femmes même si on peut constater, parmi les 21 pays analysés, que 10 pays font face à une « [...] hausse du sans-abrisme parmi les femmes » (FEANTSA, 2012, p. 33). On peut donc constater que les femmes sont bien présentes à la rue, mais elles ne sont peut-être pas encore assez visibles pour être mieux prises en compte.

Dans une quatrième et dernière partie, la représentation sociale de la femme en errance sera brièvement adressée.

---

<sup>5</sup> Par rapport à ce sujet, intéressant à lire est aussi ce que Karine Boinot écrit dans son article « Précarité asexuée ? » : « (...) la survie à la rue a de multiples effets sur leur image, sur leur corps, leur rapport aux autres, sur la prise en charge de leur santé et de leurs besoins vitaux. Corporellement, on assiste à des transformations physiques telles que la prise de poids ou l'amaigrissement, le vieillissement de la peau et des dents, dues au changement d'alimentation et d'hygiène de vie, à la prise d'alcool, au tabac, aux agressions climatiques. Le manque de visibilité camoufle ici des détresses physiques et psychologiques multiples qui sont accentuées par le manque d'accès à différents services (...) » (Boinot, 2008, p. 103).

#### **Partie 4 : Représentation sociale de la femme en errance**

En rédigeant ce travail, la même question m'est plusieurs fois revenu à l'esprit : Est-ce que tout ceci pourrait être analysé à travers une lecture critique de la représentation de la femme (sans-abri) dans nos sociétés occidentales aujourd'hui ? Et une deuxième question se pose alors : faut-il être un homme pour survivre la rue ou est-ce que cette idée revient à une représentation sociale de l'homme qui serait toujours plus fort que la femme ?

Mauro Almeida Cabral donne l'exemple d'un homme qui n'aurait pas réussi à empêcher des agresseurs à violer sa copine. L'homme, qui donne souvent un sentiment de protection (comme on l'a pu voir au cours de ce travail) ne l'a donc pas pu faire dans ce cas-ci. On pourrait donc se demander si ces agressions envers les femmes ne reposent pas aussi sur le fait qu'on pense que l'homme est plus fort en général et qu'on a donc moins tendance à l'agresser au départ ? Loison-Leruste et Perrier font ici référence à Liebow et Tyler qui confirment à partir des recherches anglo-saxonnes et européennes que les femmes sans-abris seraient plus susceptible de subir des violences sexuelles que les hommes sans-abris (Loison-Leruste & Perrier, 2019, p. 84).

Karine Boinot parle d'une « précarité asexuée » dans son article. Elle explique que la précarité s'incarnerait dans des sujets sexués, « [...] *une vérité à la fois évidente dans sa formulation, et complexe car elle concerne les déterminants biologiques, les conduites sociales et les normes culturelles* » (Boinot, 2008, p. 100). Elle écrit qu'être femme sans abri met à mal les idéaux de la société et dérange leurs représentations de ce qu'est censé être une femme (*Ibid.*, p. 100). Elle part de l'idée que la femme vit l'errance autrement du fait qu'elle est femme. La conséquence est donc souvent le développement de « stratégies de survie » qui posent alors la question de la survie identitaire (*Ibid.*, p. 100). Prenant l'exemple du processus de masculination : en quoi ce processus de masculination est-il peut-être dû au fait que la rue semble être réservé aux hommes sans-abris ?

Cabral parle d'une « errance androcentrique » (voir par exemple pp. 14-16, 57-58, 68-69, 94-95), une vision du monde qui renforcerait l'invisibilité des femmes à la rue suite à des représentations sociales stéréotypées : « *Les habitantes de la rue [...], voient leur féminité déniée par une société moralisatrice qui réduit l'errance à la seule image d'hommes barbues et édentés* » (Cabral, 2020, p. 94). Je le trouvais donc intéressant d'établir un lien entre ces représentations de la femme « [...] *à la maison [...]* » (Boinot, 2008, p. 105) et les changements progressifs de comportements d'une

femme qui se retrouve à la rue. Si une femme ne peut être que ce qui est attendue par la société dans laquelle elle vit, elle ne peut donc plus être femme en situation d'errance et on peut donc comprendre qu'elle s'adapte de plus en plus à la vie en rue (qui serait donc une vie plutôt masculine). Une perte d'identité féminine risque donc de prendre lieu, parce qu'une femme sans-abri ne semble pas pouvoir exister.

*« La féminité renvoyant aux attributs sociaux assignés au sexe féminin – à savoir des dimensions morales (discrétion, dévouement, respectabilité, pudeur, retenue), physiologiques (santé, et reproduction), esthétiques (beauté), sociales (maternité, tenue d'un foyer) -, la femme SDF, plus que l'homme, met à mal nos idéaux et nos représentations (...) » (Boinot, 2008, p. 105)*

Cette citation conclut la quatrième et dernière partie de ce travail qui se terminera par une conclusion reprenant les points les plus importants de mon travail de fin d'études.

## Conclusion

Pour terminer, j'aimerais une dernière fois revenir sur les points qui me semblent représenter les plus importants et qui me permettront de conclure mon travail de fin d'études.

En commençant mes recherches pour ce travail, je ne pensais pas m'interroger sur l'importance que prend le corps d'une femme sans-abri au quotidien afin de lui permettre à mieux se protéger contre les multiples dangers qui se présentent à elle. Très vite pourtant, je me suis rendu compte que la question du corps de la femme et de son investissement, soit conscient, soit inconscient, était d'une façon ou d'une autre toujours présente dans les livres ou bien les articles que j'avais choisi de traiter et d'approfondir dans la rédaction de mon travail. Tout au long de mes recherches, je me suis donc posé la même question qui est finalement devenu ma question de recherche : « *Quelle importance le corps d'une femme sans-abri prend-il au quotidien ?* »

Je parlais donc de l'idée que le corps d'une femme sans-abri accomplissait sûrement certains rôles, mais je ne savais pas encore lesquels. Un des buts était donc d'en trouver, de les analyser et de les mettre en lien un avec d'autres si possible.

Après la rédaction de ce travail, il me semble que tous ces rôles que prend le corps sont soit investis plutôt consciemment (par exemple l'endogamie, l'exogamie et le jeu entre visibilité et invisibilité – 2<sup>ème</sup> partie), soit plutôt inconsciemment (par exemple l'anesthésie du corps, la congélation du moi, le processus de masculination et ainsi de suite – 3<sup>ème</sup> partie), mais tous dans un même but : celui de protéger la femme sans-abri.

De plus, nous pouvons constater que la violence y prend une place importante et influence souvent le comportement des femmes. C'est pour cette raison qu'il me semblait impossible de ne pas adresser ce sujet au moins au début de mon travail. La violence ne constituait pourtant pas le seul concept qui me semblait incontournable dans un travail écrit sur les femmes en errance. Les représentations sociales de ces femmes et la mise en question de leur féminité dans notre société était une question qui me venait souvent à l'esprit en faisant mes recherches jusqu'au point où je le trouvais important d'inclure une partie (4<sup>ème</sup> partie) traitant ce thème.

### Quelques limites...

Même si je le trouvais passionnant de travailler sur ce sujet, je me suis néanmoins rendu compte des limites que peut poser un tel travail. Vu la courte durée du Master

[60], le volume en pages attendu pour le « mémoire » est forcément limité. Être limité en pages limitait aussi quelque part le nombre de livres et d'articles que je pourrais traiter dans mon travail. Comme expliqué dans l'introduction, il s'agissait de rédiger un travail à base théorique uniquement, ce qui excluait une recherche empirique de ma part. Sans terrain, ni d'exemples personnels et concrets, il me semblait plus difficile d'élaborer des liens ou pour souligner mes idées et pensées. Se baser uniquement sur les écrits, théories, concepts et expériences de différents auteurs représentait surtout au début de la rédaction du travail un certain frein. Toutefois, écrire un travail à base théorique donnait la possibilité d'approfondir à fond un même sujet et a fait vivre l'intérêt de faire beaucoup plus de recherches littéraires ce qui m'a par exemple permis de constater que certains concepts revenaient dans différents livres et articles d'auteurs différents et il paraît qu'ils sont donc en effet souvent reliés.

À ceci se rajoute le fait que le thème du sans-abrisme, que ce soit au féminin ou au masculin est un thème qui peut être adressé et analysé par plusieurs voies d'entrée, mais dans un travail si concis, il faut faire un choix. Comme déjà adressée dans l'introduction, je suis donc consciente du fait qu'il ne s'agit pas d'un travail exhaustif.

Une autre limite qui se présentait au cours de ce travail était celle de rester le plus objectif possible ce qui m'a souvent demandé de mettre de côté mon point de vue plutôt social en tant que jeune assistante sociale. Aussi le fait de traiter souvent des concepts à tendance psychologique voire psychique, il n'était pas toujours évident de ne pas se perdre dans les écrits des auteurs.

### Enfin...

Pour donner une réponse à ma question de recherche, je dirais donc que le corps prend l'importance de la survie et ce en adoptant ces différents rôles présentés dans mon travail selon le besoin des femmes en errance. Le corps paraît souvent non seulement s'occuper de la protection de la femme, mais aussi de la protection de soi-même dans un but de mieux vivre les effets de la vie à la rue et les conséquences que cette dernière a sur les femmes. On pourrait donc aussi parler de l'importance que prend le corps dans le développement de mécanismes de protection ou bien encore des stratégies de survie. Soit par le fait de se visibiliser, de s'invisibiliser ou de s'engager dans des relations endogamiques et/ ou exogamiques, soit par le fait de s'anesthésier pour pouvoir supporter sa propre souffrance, d'entamer un processus de masculination ou encore de mener une vie opératoire, le corps prend un rôle essentiel dans le contexte du sans-abrisme « au féminin ».

## **Bibliographie**

### **Ouvrages**

ALMEIDA CABRAL, M. (2020). *(L)armes d'errance. Habiter la rue au féminin*. Louvain-la-Neuve : Academia – L'Harmattan s.a.

DECLERCK, P. (2001). *Les naufragés : avec les clochards de Paris*. Paris : Pocket.

FURTOS, J. (2009). *De la précarité à l'auto-exclusion*. Paris : Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure.

### **Articles de périodiques**

ALMEIDA CABRAL, M. (2020). L'errance féminine : stratégies de survie dans l'invisibilité sociale. Dans : *Le Grain – Atelier de pédagogie sociale*, Mars (2020). Consulté à l'adresse [https://www.legrainasbl.org/index.php?option=com\\_content&view=article&id=623:1-errance-feminine-strategies-de-survie-dans-l-invisibilite-sociale&catid=9&Itemid=103#:~:text=Sa%20d%C3%A9marche%20est%20n%C3%A9e%20d%20respecter%20leur%20alt%C3%A9rit%C3%A9%5B3%5D](https://www.legrainasbl.org/index.php?option=com_content&view=article&id=623:1-errance-feminine-strategies-de-survie-dans-l-invisibilite-sociale&catid=9&Itemid=103#:~:text=Sa%20d%C3%A9marche%20est%20n%C3%A9e%20d%20respecter%20leur%20alt%C3%A9rit%C3%A9%5B3%5D). ou [https://www.academia.edu/42769387/Lerrance\\_f%C3%A9minine\\_strat%C3%A9gies\\_de\\_survie\\_dans\\_linvisibilit%C3%A9\\_sociale](https://www.academia.edu/42769387/Lerrance_f%C3%A9minine_strat%C3%A9gies_de_survie_dans_linvisibilit%C3%A9_sociale)

ALMEIDA CABRAL, M. (2021). Entre dominations et résistance : l'impensé du genre à la rue. Dans : *Domination et Genre – Revue Quart Monde*, 2021/1 (n°257). pp. 8 - 13. Consulté à l'adresse <https://www.revue-quartmonde.org/10146> ou [https://www.academia.edu/45341185/Entre\\_dominations\\_et\\_r%C3%A9sistances\\_li mpens%C3%A9\\_du\\_genre\\_%C3%A0\\_la\\_rue](https://www.academia.edu/45341185/Entre_dominations_et_r%C3%A9sistances_li mpens%C3%A9_du_genre_%C3%A0_la_rue)

BOINOT, K. (2008). Femmes sans abri : Précarité asexuée ? Dans : *VST – Vie sociale et traitements*, 2008/1 (n°97), pp. 100 – 105. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2008-1-page-100.htm>

BOURDIN, D. (2002). « Les Naufragés. Avec les clochards de Paris », de Patrick Declerck. Dans : *Revue française de psychanalyse*, 2002/3 (vol. 66), pp. 961 – 974. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-3-page-961.htm>

DECLERCK, P. et PAILLER, J-J. (2007). Clochardisation et autodestruction. Dans : *Revue française de psychosomatique*, 2007/2 (n°32), pp. 129 - 144. Consulté à

l'adresse <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psycho-somatique-2007-2-page-129.htm>

LOISON-LERUSTE, M. et PERRIER, G. (2019). Les trajectoires des femmes sans domicile à travers le prisme du genre : entre vulnérabilité et protection. Dans : *Déviance et Société*, 2019/1 (Vol. 43), pp. 77 – 110. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/journal-deviance-et-societe-2019-1-page-77.htm>

WAGENER, M. (2014). Le sans-abrisme à Bruxelles : une (in)visibilité toute relative... Dans : *...bis (...bruxelles informations sociales)*, Décembre 2014 (n°172), pp. 17 – 20. Consulté à l'adresse [https://www.cbcs.be/IMG/pdf/bis\\_172.pdf?557/008583f20e5cec2ef121495f549a1721350d0853](https://www.cbcs.be/IMG/pdf/bis_172.pdf?557/008583f20e5cec2ef121495f549a1721350d0853)

### **Documents ou rapports consultés en ligne**

FEANTSA. (2012). *Vers un chez-soi pour tous ? Rapport de la FEANTSA sur le suivi du sans-abrisme et des politiques de lutte contre le sans-abrisme en Europe*. Consulté à l'adresse [https://www.feantsa.org/download/vers\\_un\\_chez\\_soi\\_pour\\_tous7751856764065091576.pdf](https://www.feantsa.org/download/vers_un_chez_soi_pour_tous7751856764065091576.pdf)

ITALIANO, P., KUÇUKYILDIZ, U. (décembre 2016). *Femmes et enfants en errance, le sans-abrisme au féminin. Recherche-action sur le parcours des femmes avec enfants au sein de trois structures d'accueil en Wallonie et à Bruxelles*. Consulté à l'adresse [https://biblio.helmo.be/opac\\_css/doc\\_num.php?explnum\\_id=7101](https://biblio.helmo.be/opac_css/doc_num.php?explnum_id=7101)

LA STRADA. (2014). Femmes en rue, dans les services d'hébergement d'urgence, et les maisons d'accueil bruxelloises. *La Strada – Centre d'appui au secteur bruxellois d'aide aux sans-abri*, Décembre 2014. Consulté à l'adresse [https://lastrada.brussels/portail/images/Strada\\_rapport\\_femme\\_2016\\_FR\\_VF.pdf](https://lastrada.brussels/portail/images/Strada_rapport_femme_2016_FR_VF.pdf)

### **Ouvrages de référence**

Conscience. (s.d.). *LINTERNAUTE*. Consulté à l'adresse <https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/conscience/>

Endogamie. (s.d.). *LAROUSSE*. Consulté à l'adresse <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/endogamie/29337>

Errance. (s.d.). *LAROUSSE*. Consulté à l'adresse <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/errance/30836>

Exogamie. (s.d.). *LAROUSSE*. Consulté à l'adresse  
<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/exogamie/32166>

Inconscience. (s.d.). *LEROBERT*. Consulté à l'adresse  
<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/inconscience>

Sans-abrisme. (s.d.). *LAROUSSE* et/ ou *LINTERNAUTE*. Consulté aux adresses  
<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/sans-abri/70870> et/ ou  
<https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/sans-abrisme/#:~:text=Le%20sans%2Dabrisme%20est%20le,de%20vivre%20dans%20la%20rue.>

**- Résumé :** Dans ce travail, l'importance que prend le corps d'une femme en errance est analysée à travers différents concepts mis en avant par plusieurs auteurs. Le rôle que prend le corps d'une femme sans-abri au quotidien constitue une des questions principales qui traversent ce travail. Cette interrogation sur l'importance du corps féminin ainsi que ses différents rôles investis sera complétée par une partie sur la violence subie en tant que femme sans-abri et sur les représentations sociales qui pèsent sur ces femmes.

**- 5 mots-clés :** sans-abrisme, sans-abrisme « au féminin », rôle et investissement du corps féminin, violence, représentation sociale de la femme (en errance)